

Smail Belaid

Une mère désabusée



Préface

Par ce présent essai, j'ai tenté de relater le plus fidèlement possible, le vécu de toute une famille, qui malgré toutes les turbulences, est restée soudée, si ce n'est quelques uns de ses membres pour des desseins inavoués ont décidé autrement.

Je n'ai, ni grenier, ni cave pour cacher tout ce que ma mémoire a enregistré.

Alors, j'ai pris mon courage à deux mains pour étaler sur table ce que ma conscience me dicte, sans aucun regret, et sans état d'âme.

Alors j'ose.

Une tristesse m'apostrophe et me rend comme un chien enragé en quête d'un os enterré. Je dédie ce petit essai à mon cher petit neveu, le docteur Liamine qui un jour m'a lancé en pleine figure cette remarque : « C'est dommage que notre famille est arrivée à ce point de non retour ».

C'est toute une histoire tout à fait véridique, les acteurs de cet ouvrage sont des personnes décédées ou encore vivantes.

Malheureusement, les deux extrêmes de cette noble famille que ma mère, chérissait tant de son vivant, plus que tout autre, l'ont trahie.

Pire encore, au détriment de toute la smala, hier, ils étaient, chien et chat et aujourd'hui, ils sont redevenus frère et ami, toute honte bue au regard d'une félonie orchestrée à des fins personnelles.

« A bon lecteur salut ».

Je me suis toujours posé cette interminable interrogation : Pourquoi mes aïeux ont choisi cette région pour y vivre ? Je suis prêt à tout donner pour avoir une réponse. Mais hélas, deux fois hélas, à ce jour l'énigme n'est toujours pas résolue.

Dans ma tendre enfance, après le décès de mon père, pendant les saisons de printemps et d'été, une partie de notre famille séjourne régulièrement dans cette région.

A cette époque en tant que vacancier, j'ai trouvé ce petit bled, où sont ancrées mes racines, merveilleux et accueillant. Je l'avoue, je garde un très bon souvenir que je conserve jalousement en inhibition dans mon subconscient. C'était l'ère du bio, tous les produits du terroir dégageaient une senteur, une fraîcheur et une saveur que caressaient savoureusement nos palais à chaque déglutition.

L'eau frétilante venait directement des sources, une eau saine et pure avec l'envie de s'abreuver sans modération.

La nuit est limpide, le temps s'en ride dans le ciel splendide, luit le croissant d'or, alors ouvrant en extase leurs yeux de topaze, chantent les crapauds, ils disaient « Nous sommes hais par les hommes, nous troublons leurs sommes de nos tristes chants ».

Les veillées autour d'un feu de bois où l'ensemble de la smala écoutait pieusement les contes des vieilles matrones confinées dans leur admirable tenue berbère.

Malheureusement, les méandres de la guerre de libération ont mis fin à ces intenses moments de liberté, car autrefois pour faire ce périple dans ce hameau, les gens étaient soumises à une autorisation délivrée par les militaires que deux fois par semaine.

Au fait, j'ai omis de dire que l'un de mes ancêtres, mon grand père paternel, était un homme très robuste, courageux et pieux tel que me l'a décrit ma mère. Il avait à lui seul, livré bataille contre une dachra (tribu) à propos d'un petit lopin de terre. Très croyant, et pratiquant scrupuleusement sa foi, il a accompli à cheval, accompagné de quelques amis, le pèlerinage à la Mecque. Ce trajet, qui dura plus de trois années, lève toute équivoque quant à l'implantation de l'Islam en Kabylie : Cela s'est passé aux alentours des années 1890.

Dans les fins fonds de la petite Kabylie, est implanté un petit village complètement perdu, mais très connu grâce à sa source thermale. Il se situe dans le vallon des ses superbes collines.

Les eaux, déversées des petits monts recèlent des vertus thérapeutiques aux combinaisons chimiques, traitant certaines affections. Ce petit bourg, a pour nom Kiria, contrée natale de ma mère, surplombant l'oued Acif El Hammam. Il est niché à proximité de cette petite rivière. Les habitants de l'époque ont eu l'idée de dévier une quotité de cette source pour construire une sorte de bêche d'eau en érigeant tout autour une petite cabane qui fait office de salle d'eau.

Les gens prenaient des bains thérapeutiques. Un peu plus loin, en remontant la sente chaotique de ce patelin dénommé Ath-Yahia pour rejoindre la route nationale se trouve notre maison construite par mon père. Cette maisonnette constituée de deux petites pièces, où vivaient papa, maman, Mehana, Lazhar et Redouane mes trois grands frangins, ainsi que les animaux domestiques C'était dans les années trente, an de grande disette, où le morceau de pain à ramener était très difficile à récolter.

Devant cette situation misérable et intolérable, mon père prit son courage à deux mains à l'instar de ses concitoyens pour s'exiler en France, où soit disant, il pouvait y travailler pour améliorer le quotidien de sa progéniture. De son vivant, ma mère me raconta que son mari, malgré le solde mensuel qu'il percevra, alla vider les poubelles parisiennes pour assouvir sa faim au détriment de sa santé. La modique somme d'argent thésaurisée fût envoyée régulièrement au bled. Après une courte durée de déportation, le vieux

regagna son pays natal, très malade et affaibli par le style de vie effréné. Retour à la case départ, il redevient agriculteur pour faire face aux nombreux aléas durant cette période de disette. Bon gré, mal gré, il arriva tout de même à faire face pour tenter d'y vivre convenablement.

Son grand frère Da Karim, baron du marché noir, avait quitté, dès son jeune âge, la montagne pour s'installer à Hussein-Dey, plus précisément à Leveilley. (Maquaria aujourd'hui)

Un jour, au cours d'une discussion avec sa femme, nana Ouiza lui fait part, que son frère, employé, au sein de l'hôpital Parnet désire recruter quelqu'un comme aide. Ami Karim lui rétorqua de voir dans son entourage pour vaquer à cette tâche.

Ce débat dans son ensemble, constituera pour notre famille un grand virage salutaire, qui la sortira de la grande misère. En effet, elle suggéra à son compagnon de ramener mon père du bled pour occuper cette besogne.

Une fois sur Alger, il fut embauché comme jardinier en 1933, malgré le refus du directeur cet établissement pour exercer cette activité. Le responsable de l'hôpital le désigna à l'enlèvement de cadavres et de restes humains.

La sous directrice refusa catégoriquement la proposition pour des raisons qu'on ignore encore au jour d'aujourd'hui. Il nous semble, qu'elle avait une

sympathie avérée pour mon père, qui au fil des années passées au sein de cette administration n'a jamais déçu cette respectable dame.

De nos jours, il m'arrive de faire une petite virée dans cet hospice pour contempler les fruits de ce jardinier qui a laissé derrière lui une plantation ornée de platanes, de très belles haies fleuries, et que sais-je encore ?

En guise de récompense, la sous directrice lui accorda son repos hebdomadaire le vendredi, jour auquel le monticole attacha une extrême importance pour perpétuer la foi et la piété inculquées par son père.

Chemin faisant, une vraie famille renaît, et s'agrandit, ce qui l'obligea à quitter le domicile de son frère. Il parvint à dénicher du côté de la gare de Maison-Carrée, une pièce dans une habitation collective.

Da Arab, son pseudonyme, c'est le comble pour un kabyle de porter cette appellation. C'était une âme charitable, un homme miséricordieux, un être doté d'une bonté sans limite, car de son vivant, il aimait partager les jours son repos hebdomadaire, ses repas avec des pauvres personnes rencontrées ça et là.

Tous les vendredis dans notre minuscule chambre qui fait également office de cuisine, un couscous garni de gros morceaux de viande bovine était servi aux convives. Une légende à laquelle mon paternel y tenait plantureusement.

Durant la seconde guerre mondiale, l'Algérie toute entière était touchée par le rationnement des produits de première nécessité. L'ainé de la fratrie à peine âgé d'une quinzaine d'années crée avec sa boîte de cirage, un emploi très fructueux.

Il cirait les chaussures et bottines des alliés.
« Indigence quant tu nous tiens ! »

Les rations de conserves données en compensation par les militaires constituent pour nous, indigents une providence et une manne de provision alimentaire. Les bons de pitance se négociaient à prix d'or.

Quant au Lazhar, le hasard lui sourit à la fin de ses études primaires, il décrocha avec panache son certificat d'études. Mon père fêta à sa façon l'événement en tirant une salve de baroud d'honneur avec son fusil de chasse et sacrifia en la circonstance un agneau.

Ce geste avait deux portées. L'une à l'effet de manifester sa joie, et l'autre pour narguer la propriétaire de l'habitation. Le troisième frère pique une crise de larmes en se mordant les mains, tout en criant à qui veut l'entendre, que lui aussi aura son titre. Serment tenu à l'aurore de sa quatorzième année. La vieille propriétaire du bâti, isolée, prophétisait un mauvais sort le jour du concours de cette épreuve.